

# Chapitre 1

Yachouv Edelman entrebâilla la porte des coulisses qui donnait sur la scène. Le public était au rendez-vous, frémissant d'impatience, porté par la houle du désir. Dans les tenues de soirée élégantes et guindées, on sentait vibrer cette passion musicale si typiquement allemande.

Percevant une présence, Yachouv se retourna. C'était Christa Ludwig, son mince corps drapé dans une robe fuseau argentée qui la faisait paraître plus séduisante encore. Il ne put s'empêcher d'admirer de nouveau la gorge galbée dont on sentait, sous le fin épiderme, toute la puissance, cette gorge capable de moduler les plus bouleversantes intonations au monde. Ils échangèrent quelques mots convenus ; mais la sérénité de la cantatrice faisait encore davantage ressortir la tension de son interlocuteur. Craignant elle-même de s'en trouver troublée, elle prit un prétexte quelconque pour regagner sa loge.

A chaque entrée en scène, c'était la même angoisse qui l'étreignait. Déjà, en 1933, lors de sa première au *Musikverein*, le temple de la musique, à la tête du *Philharmoniker*, il n'avait rien pu manger depuis la veille et, malgré tout, il avait dû se vider l'estomac avant de prendre sa baguette. Pourtant, ce fut un triomphe,

le premier d'une longue carrière parsemée de succès, malgré la sombre éclipse de l'*Anschluss* et de la guerre.

Le *Wiener Philharmoniker*... Avant lui s'étaient succédé les plus grands noms, Hans Richter, Gustav Mahler, Felix Weingartner, Wilhelm Furtwängler et Clemens Krauss dont il avait pris la suite.

Aujourd'hui, ce serait la consécration absolue. Le *Philharmoniker* de Berlin, celui de Karajan, sous sa baguette à lui, le juif autrichien Yachouv Edelman... Il y avait, quoi qu'il s'en défende, comme un parfum de revanche... ou plutôt de justice ! Lui qui avait manqué disparaître dans la nuit d'Auschwitz, il allait diriger la plus grande formation musicale de l'univers, et une formation allemande de surcroît.

Cet enjeu, il était sans doute le seul à le ressentir. Personne ne se préoccupait de savoir s'il était juif, autrichien ou allemand. Il était celui qui s'apprêtait à interpréter la *Huitième* de Gustav Mahler. On avait réuni le meilleur orchestre au monde, pour la plus prodigieuse symphonie jamais écrite, avec lui-même, le spécialiste reconnu du compositeur autrichien.

Il embrassa d'un regard l'immense salle pentagonale de la Philharmonie et sa curieuse disposition avec son podium central où se rassemblaient les musiciens et les gradins qui l'entouraient de tous côtés. La musique s'élevait au milieu des spectateurs, ce qui visait, selon l'architecte Scharoun, le concepteur de cette immense réalisation, à réduire la distance entre les exécutants et le public, dans un espace fusionnel où toute hiérarchie et ordonnancement se trouvaient abolis.

Il faudrait près d'un quart d'heure pour installer l'interminable défilé des chœurs, 850 choristes habillés de noir et blanc, comme lors de la première représentation à Munich en 1910. Ensuite, il faudrait disposer les

146 musiciens. Outre les dizaines de cordes, quatre flûtes, un piccolo, quatre hautbois et un cor anglais, cinq clarinettes, quatre bassons, huit cors, quatre trompettes, quatre trombones et tubas, une percussion impressionnante, piano, célesta, harmonium, orgue, glockenspiel, deux harpes et une mandoline, ainsi que les cuivres. Puis entreraient les huit solistes. Enfin, ce serait son tour...

Il décida de retourner à sa loge pour se concentrer. La partition, il la connaissait par cœur. L'épais livret déployé sur son pupitre ne lui servait que d'accroche pour le regard. Seule comptait l'écriture intérieure, et sa relation avec la foule innombrable des exécutants, parmi lesquels il savait discriminer chaque voix, chaque instrument, chaque variation. Mais il lui était nécessaire, avant de prendre place, de se ressourcer, de se mobiliser une nouvelle fois, et surtout d'exorciser les terribles démons qui le hantaient nuit et jour.

Pour toute éternité gravée dans son esprit, cette date fatidique de l'été 1938, quand le directeur du *Musikverein* vint lui signifier qu'il ne dirigerait plus jamais aucun orchestre. En application du *Gesetz zur Wiederherstellung des Berufs*, la loi sur le service public, l'adhésion à la *Reichsmusikkammer* était obligatoire pour exercer des activités musicales dans l'espace du Reich allemand; et naturellement, cette adhésion était refusée aux juifs. Nombre d'entre eux étaient déjà partis en exil. Dès 1933, Bruno Walter, interdit de diriger le *Leipziger Gewandhaus*, avait abandonné le *Vaterland*, suivi peu après par Otto Klemperer. Avaient suivi Fritz Stiedry et Fritz Zweig, ses amis de Berlin, Jasha Horenstein à Düsseldorf, Wilhelm Steinberg à Francfort, Gustav Brecher à Leipzig.

Une lente descente aux enfers, faite de brimades, de vexations multiples, d'abandon de tous ses amis et

relations... Ceux des musiciens juifs qui n'avaient pu fuir s'étaient regroupés dans le *Jüdischer Kulturbund* (Ligue culturelle juive) et avaient créé des orchestres ethniques qui durèrent jusqu'en 1941. Mais ces tentatives illusoire d'imaginer que la vie et l'art pussent exister dans un univers d'où toute humanité était bannie sombrèrent dans la spirale de la Solution finale. Les musiciens furent déportés et fort peu en revinrent.

Il ferma les yeux. Les ombres du passé remontèrent, comme des bulles du fond d'un cloaque. Les visages hâves et décharnés de ses compagnons. Ceux qui parlaient, aspirés vers un au-delà dont on ne revenait pas. Et puis, cette musique obsédante, si parfaitement décalée, comme si les plus hautes inspirations du génie humain pouvaient s'accommoder de cet abîme.

Il prit le verre d'eau posé sur le guéridon et le but lentement.

La *Huitième* de Gustav Mahler. Un monument qu'on ne pouvait aborder qu'en tremblant.

C'était l'œuvre majeure qui manquait encore à son répertoire, après *Un requiem allemand* et la *Missa solennis* qu'il venait d'interpréter. Mais voilà, c'était Mahler. Et tant de souvenirs tragiques y étaient attachés qu'il avait reculé l'échéance le plus longtemps possible. De tergiversations en prétextes d'agenda surchargé, il avait tenté d'échapper à ce rendez-vous. Ces retrouvailles avec le passé lui paraissaient insurmontables.

Ce ne fut que sous d'insistantes pressions qu'il avait accepté enfin d'interpréter cette dernière œuvre du grand compositeur viennois qui ne figurait pas dans son répertoire. Mais il y mit comme condition d'avoir à sa disposition ce qui se faisait de mieux au monde, d'en faire une représentation historique.